



Médiathèque Valais St-Maurice

Frédéric Pajak

Ecrivain, dessinateur et éditeur

Jeudi 31 janvier

12h30 – 13h30

« *En vérité, je m'appelle Pajak, et pajak, en polonais, veut dire lampadaire, araignée, quelque chose comme un éclairage public en forme d'araignée. Mon grand-père était de Tichy, près de Katowice. Comme beaucoup de compatriotes, il est venu en Suisse après la guerre de quatorze. Il a travaillé dans les houillères d'Anzin, puis, à Strasbourg, il a épousé une demoiselle Eugénie Poulet. Il était peintre, et surtout aquarelliste... Jean Pajak est mort méconnu.* » (Première partie, Bref autoportrait 1989)

« *Je ne dessine que deux mois par an, guère plus. Je commence à onze heures du matin et je dessine sans interruption jusqu'au lendemain vers quatre ou cinq heures. Jeune, j'étais dissipé, voire paresseux. Aujourd'hui, je peux dessiner dix-huit heures d'affilée. Je ne fais pas d'esquisse, au crayon : j'attaque directement au pinceau, dispose les masses noires, puis j'entre dans les détails à la plume. Les gris, les hachures sont un mélange de pinceau et de plume. Je dessine souvent dans la nature, sur le motif, et c'est un plaisir ; le dessin d'après photographie ou d'imagination, lui, est une corvée.* »

« *Lorsque j'écris ou dessine sur un auteur, je m'approche le plus possible de lui, de sa vie intime. Mais ce que je recherche, c'est la distance ; ce qui m'intéresse, c'est l'étrangeté. J'aime qu'un auteur me soit étranger -humainement, esthétiquement, dans ses raisonnements, dans ses croyances, dans son art. Plus il m'est lointain, plus il m'attire. Je déteste les « fans » qui se projettent dans l'objet de leur adoration. Je déteste cette relation d'admiration infantile.* » (Un certain Frédéric Pajak)

« *Ma mère est de Colmar, mon père de Strasbourg. Mon père, lui aussi, était peintre. J'ai passé une partie de mon enfance dans les odeurs d'huile et de thérébenthine.* » (Première partie, Bref autoportrait 1989)

« *De ma mère, du temps de mon enfance, je n'ai aucun souvenir. Est-ce parce qu'elle n'était pas assez aimante ? Je lui voue pourtant un attachement profond ; moins que d'un amour filial, il s'agit plutôt d'une sorte d'amitié, d'une complicité intellectuelle qui nous rapproche autant qu'elle nous éloigne, elle a réservé sa tendresse physique à ses amants. C'était, aux yeux de tous, une femme admirable, avenante, sensible. Je crois que, durant les premières années avec mon père, elle a été heureuse tout comme elle fut heureuse d'être mère. Et puis, elle s'est étourdie en t'entichant de plusieurs hommes. Je doute qu'elle les ait aimés.* (Manifeste incertain 6)

Son père, le peintre Jacques Pajak

« *C'est un père attentionné, sévère, même trop sévère- mais juste, au moins pour le temps qu'il nous consacre, un temps limité car il peint et travaille sans cesse. Parfois, il nous accueille dans son atelier, ou plutôt ses ateliers, puisqu'il en occupe plusieurs, à Paris et en Suisse ; et lorsqu'il séjourne en Italie, il installe ses toiles et son matériel de peinture sur le toit de l'hôtel.*

Il nous offre du papier, des crayons, des craies de Neocolor, des pinceaux, de la gouache. Nous dessinons et peignons avec lui. Ma sœur met les tubes de peinture à l'huile dans sa bouche. Mon père la gronde, mais rien à faire : dès qu'il tourne le dos, elle recommence. » (Manifeste incertain 6)

Premières blessures, la séparation de ses parents et la mort du père

« Mon père est mort le 27 juillet 1965. Il avait trente-cinq ans. Ma mère devient veuve à trente et un an, avec trois enfants à charge. Ni mes sœurs et frère ni moi n'assistons à l'enterrement. Pour une raison inexplicée, ma mère nous prive de notre deuil. »

« Sa voix s'est tue, son visage s'est effacé. Mais son absence ne fait qu'accroître mon affection pour lui, au point que je ne lui trouve pas de défaut. De lui, ma mémoire ne conserve que le meilleur. Je ne suis toujours pas allé sur sa tombe. Je me sens incapable, absolument incapable. Mort, mon père ? La nuit qui suit l'annonce de sa disparition, je l'entends me parler, et ce dialogue ne s'est jamais tout à fait interrompu. (Manifeste incertain 6, Blessures)

Renvoyé de plusieurs écoles, Frédéric Pajak interrompt sa scolarité à l'âge de quatorze ans. L'année suivante, il travaille dans l'atelier de taille-douce et de lithographie de Pietro Sarto à Saint-Prex.

« J'y ai rencontré de nombreux artistes : Edmond Quinche, Albert Yersin, Jean Lecoultre, Pierre Tal Coat, Albert Chavaz, le dessinateur humoriste Urs. J'y ai appris les rudiments de la lithographie et de la gravure, à mon rythme. Je venais le matin, je donnais un coup de main à Edmond Quinche. Il a joué un rôle important dans ma vie... J'ai fréquenté l'atelier pendant un an, tout en préparant le dossier d'examen aux Beaux-Arts de Lausanne » (Un certain Frédéric Pajak)

Il entre à l'école des Beaux-Arts à Lausanne. Mais *« J'étais jeune, trop jeune : j'avais 16 ans. Je me suis vite ennuyé... Après six mois, j'ai claqué la porte des Beaux-Arts, révolté par les professeurs, révoltés par leur étroitesse d'esprit. Je n'y ai pas appris grand-chose. »* (Un certain Frédéric Pajak)

Il faut alors travailler pour vivre. Au service d'expédition d'un grand quotidien, couchettiste, intérimaire dans des imprimeries, sur des chantiers, comme chauffeur-livreur pour une boucherie industrielle, des caves à vins, des supermarchés, peinture en bâtiment.

1974, A Paris, au 42 de la rue Pigalle.

« Les premiers dessins qui comptent un peu pour moi datent de 1974. Je ne voyais personne, ou presque. J'étais pauvre, je mangeais mal. Ces dessins plutôt fébriles ont été refusés par tous les journaux auxquels ils furent proposés. J'ai bien cru que l'on m'avait ôté toute envie de recommencer. » (Première partie, Bref autoportrait 1989)

1975, l'Algérie

« Je venais d'avoir vingt ans, je voulais me suicider ; la vie n'avait aucun sens pour moi, mourir dans le désert me semblait être la meilleure issue. J'ai pris un sac de couchage, quelques vêtements et un carnet à dessin... La journée, je dessinais dans la rue. Les enfants s'attroupaient autour moi, parlaient, riaient. J'étais heureux. Et puis je suis tombé brusquement malade. Je suis resté une semaine sans reprendre connaissance. Je ne saurai jamais pourquoi. Kouroussan et sa mère m'ont fait avaler des médicaments. Lesquels ? Je l'ignore. Je leur dois la vie. Cette expérience, tout comme la misère dans les rues poussiéreuses d'Agadès, m'a fait prendre conscience de la petitesse de mon vague à l'âme. » (Un certain Frédéric Pajak)

San Francisco, Los Angeles, France, Suisse, Pékin et...

Après la Chine...

« J'ai fait du commerce de soie, de la mise en pages, je suis même devenu patron, et puis rédacteur en chef d'un journal d'art. A cette occasion, j'ai rencontré tout un petit monde assez égocentrique, avec ses manies, ses médisances, son culte de l'œuvre, de la célébrité, de la subvention. Ce fut pour moi quelque chose comme un « purgatoire ». Parallèlement à cette étrange besogne, j'écrivais des lettres d'injures, des romans puis, surtout des chansons. Comme les dessins, les chansons sont faites de peu de choses. Elles sont désinvoltes. » (Première partie, Bref autoportrait 1989)

L'édition

« J'avais expérimenté la lithographie, la gravure sur linoléum, sur bois et sur cuivre ; j'avais été aide-conducteur sur des presses typo, hélió, offset, et sur des rotatives ; j'avais pratiqué la photogravure, et

même la photo composition- lorsque les écrans n'étaient pas encore interactifs- ; j'avais mis en pages des livres et des journaux, réalisé des affiches ; travaillé dans un atelier de reliure industrielle ; je faisais mes propres journaux, que je déposais souvent moi-même dans les librairies, bref, j'avais une vision des différents métiers de l'édition. J'ai donc décidé de m'y consacrer. J'ai commencé par réaliser des maquettes de livres, des mises en pages d'ouvrages d'art, des catalogues (Un certain Frédéric Pajak)

1985, avec Jan et Vera Michalski , les Editions Noir sur Blanc

« Dans *L'ŒUVRE* de Frédéric Pajak, il y a un long sanglot. Une tristesse inconsolable. Un infini qui ne sera jamais comblé. Et comment pourrait-il l'être ? Un fil rouge traverse tous ses ouvrages : la quête du père. Les figures tutélaires dont il traite n'en sont-elles pas des substituts ? Avec plus ou moins d'adhésion à chaque fois. Dans le destin, la souffrance. Saisir les artistes dans leurs paroles, reproduire certaines de leurs œuvres, les revisiter, les livres de Frédéric sont comme une tentative désespérée de combler l'absence. C'est quelque chose qui doit le meurtrir chaque jour » (Charles Ficat in Un Certain Frédéric Pajak)

1987, Le Bon Larron

L'histoire de deux adolescents révoltés, envoyés dans un camp de vacances pour orphelins, à Aulnay-de-Saintonge, en Charente-Maritime.

1989, Les Filles d'Ève Inc, poésie, illustré de 15 compositions de Francine Simonin

1996, Cahier de la rue Oudinot, dessins

1999, L'Immense Solitude

« Quatre ans durant, j'ai rêvé avec Nietzsche et Pavese, et j'ai erré le long des avenues rigides aux façades couleur de rouille et de terre d'ombre, sous les arcades puissamment oniriques qui débouchent sur de larges places où s'exclame un point de fuite, où se dressent des statues qui vous attaquent brusquement dans la nuit. J'ai rêvé sans la moindre consigne, sans plan d'orientation, sinon en suivant ce simple fil qu'on appelle le fil des pages et qui a fini par sonner l'heure du réveil, en 1999, sous la forme d'un livre.

Les années ont passé. J'ai ressenti l'impérative nécessité de retrouver ce livre, de m'y retrouver, de le recomposer avec mon fouet, avec des repentirs, des ajouts, des dessins réparés-sans « nez exagérés ».

Il faut toujours retourner sur ses pas. Il faut ressasser, labourer son lopin de terre tant qu'on imagine ce lopin à soi, puisque c'est à force de tourner et retourner sa boue qu'on y trouve, hormis ses cailloux, ses larves et ses lombrics, assez de racines pour pouvoir peut-être se mettre la tête au vent. Ce livre, c'est mon lopin à moi. J'y ai fait pousser je ne sais quoi ; j'y ai trouvé peut-être ma propre solitude, car, à force de remâcher ce mot de solitude, elle a fini par recouvrir ma vie, parfois l'ensevelir. Il n'y a pas de quoi pleurnicher : la solitude a sa part de jouissance, de quiétude aussi, Elle n'est pas toujours un malheur inconsolable. »

En 2000 « J'ai tout de suite publié **Le Chagrin d'amour**. A dix-huit ans, j'avais lu La Chanson du mal-aimé de Guillaume Apollinaire, à cause du titre. Mon premier amour m'avait quitté ; je me sentais responsable de cette séparation, car j'avais tout fait pour qu'elle me quitte. Le poème -pourtant ardu, souvent hermétique- avait trouvé une résonance en moi. En déchiffrant Apollinaire, en lisant des études savantes sur son œuvre, j'ai su qu'il serait la figure centrale du livre. Dans les tranchées, il écrivait chaque jour à Lou, qui ne l'aimait pas, en même temps qu'il écrivait à Madeleine, qui l'aimait, et qu'il avait retrouvée dans sa famille en Algérie, lors d'une permission. Mais Apollinaire avait besoin d'être mal aimé pour aimer. J'ai donc abordé le caractère paradoxal du « chagrin d'amour », ses ruses. Les véritables héros de mes livres sont des sentiments : la solitude, le chagrin d'amour, la mélancolie, le deuil. » (Un certain Frédéric Pajak)

2001, Nervosité générale, chansons et poèmes

2001, Humour, une biographie de James Joyce.

2001, Nietzsche et son père, avec 21 dessins de l'auteur

2001, Première partie : Les Poissons sont tragiques ; Fredi le Prophète ; Martin Luther, L'inventeur de la solitude

2004, Mélancolie « C'est un va-et-vient entre le passé et le présent, entre les cauchemars d'hier et les rêveries d'aujourd'hui, entre les amours insouciantes et l'ombre oppressante des morts, un va-et-vient dicté par la plus trouble des affections, la mélancolie, qui confond le malheur de vivre et la volupté de se laisser vivre. Mélancolique, un certain Maine de Biran jouissait de se replier sur lui-même, passant son temps à se regarder passer. Mais la mélancolie est sans doute plus vivace que ce dépit fataliste. Montaigne la disait friande et il n'avait pas tort. Ce livre en est une illustration. »

2006, La Guerre sexuelle

2006, J'entends des voix, L'essentiel du livre porte sur la voix des morts, celle de mes amis disparus. »

2007, Autoportrait, un livre à la fois grave et parodique. La photo de couverture où j'apparais enfant a été prise quelques jours après la mort de mon père. Ce n'est pas par narcissisme que j'ai choisi d'en faire la couverture : mon expression exprime autant la stupéfaction que le chagrin -stupéfaction et chagrin qui ne m'ont pas quitté. Au dos du livre, je me suis photographié dans le miroir d'une chambre d'hôtel. Une photo banale, de mauvaise qualité, mais qui semble dire « je n'existe pas ». C'est précisément le sujet du livre : l'impossibilité de se représenter soi-même. L'écriture, si elle permet de se révéler, permet surtout de se cacher derrière les mots. »

2007, Contre tous, portraits politiques

2007, Schopenhauer dans tous ses états, anthologie en collaboration avec Didier Raymond

2008, L'Étrange Beauté du monde, réalisé avec Lea Lund.

« Lea Lund et moi vivons ensemble depuis près de vingt-cinq ans. En voyageant, nous avons souvent dessiné les mêmes lieux sans jamais y plonger les mêmes yeux. Au fil du temps, ses dessins me sont devenus comme une seconde nature. J'ai eu envie de les accompagner, comme un instrumentiste joue pour sa chanteuse. Je lui ai proposé d'écrire à côté de ses dessins, sur nous, sur notre vie de couple, avec désinvolture, sans qu'elle en sache davantage. J'ai suggéré, entre autres, d'appeler ce livre « Un couple passe », elle m'a rétorqué : « Un couple trépassé. »...

C'est certain, tout couple est une énigme, une fragilité. L'amour se confond à la haine, l'affection à la lassitude, et ce pacte vieux comme le monde relève à la fois de la comédie et du drame. Dans ce livre sans règle du jeu, les images se mêlent aux phrases et parfois viennent rappeler qu'une histoire s'est racontée entre nous. »

2010, En souvenir du monde. illustrations Lea Lund

« Tu cherches un sens à ta vie. Plus tu le cherches, moins tu le trouves et, à force de ne pas le trouver, tu es devenu insomniaque. Tu fouilles une réponse les yeux grands ouverts dans la nuit. Tu as toujours eu peur de la nuit. Dans ton enfance, ton adolescence, le moindre bruit te terrorisait, et pour ne plus affronter l'obscurité tu as allumé la lumière et tu as cessé de dormir.

Maintenant tu ressens la nécessité de t'exprimer à propos de l'insomnie, ce déguisement de la détresse.

Tu le diras dans un désordre apparent, à l'image des morceaux de ta vie en morceaux. Tu ne craindras pas d'exagérer, de te montrer plaintif ou grossier, puisque c'est é tes yeux dans l'exagération que se cache la pudeur.

Tu aimes les émotions violentes, mais tu supplies une paix intérieure.

Quelle heure est-il dans cette nuit qui ne s'éteint pas ? Tu n'en sais rien. Tu dormiras dans une autre vie. Il fait trop noir dans la joie du monde. »

2012-2018, Manifestes incertains 1-7

« Je suis enfant, dix ans peut-être. Je rêve d'un livre, mélange de mots et d'images. Des bouts d'aventures, des souvenirs ramassés, des sentences, des fantômes, des héros oubliés, des arbres, la mer furieuse. J'accumule des phrases et des dessins, le soir, le jeudi après-midi, mais surtout les jours d'angine ou de bronchite, seul dans l'appartement familial, libre. J'en fais un échafaudage que je détruis très vite. Le livre meurt chaque jour.

J'ai seize ans. J'entre aux Beaux-Arts et je m'y ennuie. Six mois plus tard, je claque la porte. Je brûle tous mes dessins : ils ne ressemblent pas à mon livre. Je deviens couchettiste dans les wagons-lits internationaux. Le livre ressurgit la nuit dans un train, après de longues heures de bavardage avec un voyageur qui ne trouve pas le sommeil. Au petit matin, dans un café de Rome à côté de la gare, j'ai un titre : Manifeste incertain. » Manifeste incertain 1